

Les quatre points cardinaux d'une camaraderie

Patrick Straram

Volume 4, Number 24, June–July 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30183ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Straram, P. (1962). Review of [Les quatre points cardinaux d'une camaraderie]. *Liberté*, 4(24), 476–477.

A propos du disque enfin fait: "Enfin Pauline Julien" ...

Les quatre points cardinaux d'une camaraderie

1 — "Que l'amertume des critiques soit d'ailleurs justifiée, nul n'en doute; ceux-ci se plaisent à revoir ce qu'ils connaissaient déjà; ils n'admettent de beauté que classée, la croient alors classique, et passent le plus clair de leur temps à regretter ce qui n'aura plus lieu ...", écrit Jacques Rivette, qui parlait de cinéma. Mais lorsqu'on se prononce lucidement en un domaine quelconque, les mêmes mots valent pour tout autre domaine. Ici la chanson. Plus que tout autre, sans doute, le domaine où le classé passe pour classique. Pourtant certains, dont la sensibilité comme les sentiments ont besoin d'être "dits" que ce soit en le criant ou le murmurant revenant au même, expriment par la chanson l'extrême pointe de la réalité physique et morale, et sociale, à laquelle ils participent, qu'ils révèlent, qu'ils font progresser en l'humanisant. Ainsi Pauline. Qu'elle chante Boris Vian, Aragon, Gilles Vigneault, voilà qui prouve qu'elle est femme apte à dire le meilleur d'hommes jouant le jeu de la vérité. Qu'avec elle il soit "clair" que n'aurent plus lieu le charme, la danse mondaine ou le twist, et autres ingrédients pour l'alimentation organisée la plus décadente, voilà qui prouve qu'avec ses nerfs, sa passion, sa vérité crée comme elle l'entend elle se fait entendre par tous au niveau qui importe d'une liberté de l'homme. Et cette fidélité à elle-même exemplaire, pour que l'"entendent" ceux qui sont demeurés fidèles à eux-mêmes, la prouvent une façon de chanter, un "style" neufs, un don de soi nouveau, qui "donnent à voir" de nouvelles possibilités pour tous. Seul aboutissement de l'art s'il est "vrai" ...

2 — L'homme ne peut plus ne pas tenir compte de la réalité spécifique d'une ville de notre temps (ce que les très grands montrent, un Resnais, un Marker, disent, un Lowry, un Eluard, composent, un Webern, un Serge Garant — compositeur exceptionnel et "accompagnateur" qu'il faut à Pauline). Concentrationnaire et trop vaste, délirante et "dans l'ordre", une ville cerne, avale, déchire, berce, gifle, caresse, désintègre, attache, harmonise. Aujourd'hui une ville habite l'homme plus qu'il n'y habite, au bout du compte et de tous les contes. Montréal est ce que la font quelques-uns, ce qu'ils y font, la façon dont ils font leur vie à Montréal et la vie de Montréal. Parmi ces quelques-uns, qui excitent et "nomment", dangereusement et bénéfiquement la vie quotidienne à Montréal il y a Pauline. Sans elle, un soir dans une boîte de nuit au grand jour, sur le petit écran d'appareil de télévision soudain "personnalité" ou dansant un tango de l'Opéra de Quat' Sous sur le plateau du Théâtre du Nouveau Monde, Montréal ne serait plus exactement la même ville. C'est à la fois le mérite et le privilège des seuls très grands artistes de donner une présence à une ville par leur présence.

3 — Une existence me paraît faite essentiellement de "moments" qui, vécus chacun en tant que tels, comparés, ajoutés les uns aux autres au fil de "la vie courante", lui donnent un pouls, un visage, un sens. Dans l'aventure du Centre d'art de l'Élysée il y a eu les soirs du "Chat Noir". Parmi les soirs du "Chat Noir" il y a eu les soirs avec Pauline. Je dis bien "avec". Moments d'une densité incomparable. (Moments faisant partie des "propriétés" qui font que je suis ce que je suis). Elle chante. Fièvre et paix ne font plus qu'un. On est à la fois sur le "qui-vive" et détendu, confirmé, réalisé. En état d'alerte et en état de grâce. Parce que ce qu'elle chante atteint en nous directement les points sensibles on est, à l'entendre, elle qui est si "manifestement" elle-même, "manifestant" toute elle, on est plus totalement soi-même... Le disque accentue encore plus le "dialogue". Et le dernier mot d'un disque, le dernier "accord", c'est pour moi la possibilité qu'il amorce d'un autre accord, l'accord fondamental entre qui chante et qui entend, en un moment d'adhésion parfaite à ce que chacun est lorsqu'il l'est réellement, comme l'est Pauline lorsqu'elle chante, le chante.

4 — Tout moyen d'expression, toute oeuvre d'art, toute "chanson" sont pour témoigner d'une personnalité, et d'une réalité dans laquelle il y a cette personnalité. Qui s'exprime le fait pour communiquer avec d'autres. L'art qui compte est celui qui propose, qui implique une camaraderie. Ainsi une toile par Alfred Pellan, ainsi un blues par John Coltrane et Milton Jackson, ainsi un film par Jacques Rivette, ainsi un poème par Paul-Marie Lapointe comptent, parce que leur justesse, leur "souffle", leur intention et leur perfection, au-delà de l'ambiguïté de tout langage, font flagrante une camaraderie définissant une vision du monde.

Comme elle comptera désormais pour qui entendra ce disque, au bout duquel il y a la camaraderie possible qui fait que "la rue s'allume", j'aime que Pauline Julien compte pour moi.

Patrick STRARAM

— "Enfin Pauline Julien", un disque Columbia, FL290. En vente partout.